

Paul Mathias, professeur de philosophie

La psychanalyse est une pratique, mais elle est également une pensée. Ce qui revient à postuler qu'elle ne met pas simplement en œuvre un ensemble de concepts techniques destinés à produire tels et tels effets thérapeutiques, mais qu'elle engendre une « vision du monde », et bien sûr une évaluation du rapport que les hommes entretiennent à leur milieu de vie et à leur civilisation. La psychanalyse ne consiste en ce sens pas seulement en un appareil épistémique d'action thérapeutique, mais bien en l'énoncé d'une vérité de l'Humanité et de l'homme en tant qu'Homme. Elle est une discipline recommandable, écrit Freud dans les Nouvelles Conférences d'introduction à la psychanalyse, « à cause de son contenu de vérité, à cause des lumières qu'elle nous donne sur ce qui concerne l'homme le plus directement, sur son être¹ ».

Un point essentiel est cependant que l'humanité est décrite dans la pensée psychanalytique en termes de sujet, celui-ci en termes de désir, et le désir en termes de discours. Et c'est à partir d'un tel postulat que la question formulée par Lacan dans le Séminaire de 1959-1960 atteint toute sa pertinence, quand il reconnaît que « nous nous trouvons devant la question de savoir ce que l'analyse permet de formuler quant à l'origine de la morale² ». Ce qui est une façon de provoquer la psychanalyse à énoncer une théorie éthique dans les termes et selon les exigences d'une pensée transcendantale, et non pas simplement comme la description symptomatologique d'habitudes culturelles.

Les deux constituantes de la subjectivité

De fait, le centre de gravité que se donne la psychanalyse pour penser l'éthique est celui de l'individu qui, comme tel, doit pouvoir organiser ses représentations à partir d'un système de valeurs, et pour qui ces valeurs ne sont pas comme de hasardeuses conséquences psychiques du milieu de civilisation dans lequel sont inévitablement plongés tous les hommes. Bien plutôt, il faut pouvoir repérer le lieu d'émergence de ces valeurs, au moins sur deux plans distincts du sujet individuel :

- Premièrement, celui du désir, qui est aussi celui d'une subjectivité pré-éthique : « L'essence la plus profonde de l'homme, écrit Freud, consiste en motions pulsionnelles qui sont de nature élémentaire, qui sont identiques chez tous les hommes, et tendent à la satisfaction de certains besoins originels. Ces motions pulsionnelles ne sont en soi ni bonnes ni mauvaises³. » Ce que nous portons en nous de « primitif » ou d'originaire, autour de quoi vient se cristalliser qui nous sommes individuellement, ne serait pas de l'ordre d'un sens, ni immédiatement lié à des valeurs, ce ne serait pas quelque chose de notre être dont nous pourrions disposer rationnellement ou que nous pourrions spontanément comprendre. Il y aurait plutôt un hiatus fondamental entre l'intelligibilité de ce que nous sommes et l'intelligence que nous sommes. Car quelque chose de notre désir se désire indépendamment de la saisie que nous sommes susceptibles d'en avoir. Aussi, l'économie des rapports entre ce qui en nous relève de nos « pulsions sexuelles » et ce que Freud suppose être des « pulsions de mort », l'énergie libidinale dans son entier, dans ce qu'elle a de plus primitif, de plus complexe, tout cela constitue une sorte de discours d'avant nos discours, une succession d'événements psychiques qui précède nos évaluations en même temps qu'elle les conditionne, sans en revanche être elle-même conditionnée par elles. S'il y a une autonomie du sujet désirant, elle se dessine avant toute chose et en dehors de toute relation à la moralité, qu'elle expulse hors d'elle et vers le milieu qu'il habite, et dont il sera en retour habité lui-même en

vertu des nécessités de son existence morale.

- Deuxièmement, en effet, il faut apprendre à reconnaître que la subjectivité n'est pas réductible à un simple noyau pulsionnel, mais qu'elle est de nature fondamentalement dynamique. Opposé à « l'univers tout entier » - l'idée apparaît par exemple dans *Malaise dans la civilisation*⁴ -, le sujet ne souffre pas seulement d'une souffrance corporelle, sous l'effet conjugué des forces de la nature et de la présence encombrante des autres. Mais il bute surtout contre la structure de son être propre, en tension et gouverné non par un « principe de plaisir », mais par le « principe de plaisir-déplaisir » : appétit de jouissance, au moment même où la jouissance suppose le contraste, la différenciation, et en somme son propre contraire.

Un lien indéfectible

Notre subjectivité est donc en elle-même mal-être et malaise. Débordés, fondamentalement par nous-mêmes, nous nous voyons conduits, par la force des choses et l'effet de notre impuissance, à transiger avec la réalité. L'éthique, dans ses formes culturelles les plus diverses, qui vont de l'excès de religiosité à ce que Freud appelle son propre pacifisme « organique » - dans une lettre fameuse intitulée « Pourquoi la guerre ? », adressée à Einstein en date du 30 juillet 1932⁵ - n'est que l'issue la plus pragmatique aux contradictions dans lesquelles nous sommes inextricablement empêtrés. S'il faut alors suivre Freud, c'est dans une argumentation naturaliste et génétique à la lumière de laquelle le « principe de réalité » se détache du « principe de plaisir/déplaisir », une différenciation des instances psychiques ayant lieu grâce à laquelle peut enfin s'organiser une existence acceptable, sous forme de compromis, tant au point de vue du plaisir qu'on y prendra que du point de vue de la moralité ou de la civilité qu'elle postule. L'éthique fait ainsi partie de ces procédures d'insertion du sujet dans la réalité, de ces médiations qui gèrent - entre nous-même et les autres, entre nous et nous-même, et sous quelque forme que ce soit - l'économie et les avatars affectifs et sociaux de notre existence.

Il semble dès lors important de retenir que la conscience morale, et donc la compréhension que chacun se forge de son comportement éthique, la faculté aussi que nous avons de penser la moralité et de nous y conformer, tout cela ne constitue une faculté originelle du sujet qu'en ce sens qu'il résulte de la structure authentiquement pulsionnelle de la subjectivité et de son histoire naturelle. La moralité, dans sa coloration toute particulière, naît au sein de chaque être d'une genèse sociale progressive, et semble n'être autre chose, d'abord, qu'une vague et vierge possibilité d'être. Il en résulte dès lors très clairement qu'il y a extériorité de la moralité au sujet désirant, car elle ne dépend finalement que des garde-fous que chacun est capable d'édifier, pour des raisons infiniment diverses, au gré de ses expériences sociales. Or, du même coup, la « civilisation » ou la « culture » ne peuvent paraître qu'un déroulement secondaire ou en tout état de cause transcendant. « La civilisation est un processus à part se déroulant au-dessus de l'humanité », écrit Freud dans *Malaise dans la civilisation*.

Ainsi, l'humanité de l'Homme, ou le sujet dans sa moralité, cela suppose de se connaître du mieux que l'on peut, c'est-à-dire, au fond, de passer par l'étape de l'analyse. C'est à cette condition seulement qu'on saurait ce qu'il en est de ses propres pulsions et de leur efficace axiologique, qu'on saurait non seulement éviter d'être malade ou de le devenir, mais aussi et surtout se dispenser de rendre les autres malades de sa propre méconnaissance de soi.

La théorie freudienne des pulsions préfigurerait donc une véritable révolution copernicienne dans la compréhension de l'éthique. Plutôt que de l'articuler à l'objectivité d'un principe intelligible mais intangible, elle indique qu'il faudrait plutôt la faire dépendre du sujet et de sa structure chaotique et contradictoire afin de mettre sereinement au jour le tragique de sa finitude. Or, il ne s'agit pas à strictement parler de rabaisser les exigences de la moralité, mais de comprendre plutôt qu'elles ne sont pas accessibles à partir d'elles-mêmes mais à partir du sujet incarné dans son autonomie et son idiosyncrasie pulsionnelles. Ce qui revient à dire que le point de référence, la pierre de touche, ce n'est plus l'idée éthique, ce sont le sujet et son existence.

Pour en savoir plus

- Une [liste](#) assez étendue d'articles sur la psychanalyse, parmi lesquels des articles sur l'éthique et le sujet (classement par ordre alphabétique d'auteur) sur le site de la Revue électronique multilingue Ornicar. www.wapol.org/
- Une « page personnelle » consacrée à la [philosophie de l'esprit](#) appliquée à l'histoire et à l'épistémologie de la psychopathologie, de la psychiatrie et de la psychanalyse, par Pierre-Henri Castel, professeur de philosophie, psychanalyste et chercheur au CNRS. <http://pierrehenri.castel.free.fr/>

1 Nouvelles Conférences d'introduction à la psychanalyse, XXXIVe conférence, « Éclaircissements, applications, orientations », Paris, Gallimard, p. 210.

2 Le Séminaire, livre VII, « L'Éthique de la psychanalyse », Paris, Le Seuil, p. 14.

3 « Considérations actuelles sur la guerre et sur la mort », in Essais de psychanalyse, Paris, Payot, coll. « Prismes », p. 16.

4 Malaise dans la civilisation, Paris, PUF, p. 20, l'ouvrage a fait l'objet d'une nouvelle édition en l'an 2000 sous le titre Le Malaise dans la culture.

5 Le texte en est reproduit dans Résultats, idées, problèmes, Paris, PUF, 1998.

